

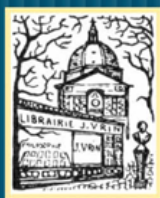
COLLECTION ZÊTËSIS



# METALOGICON

JEAN DE SALISBURY

*Présentation, traduction,  
chronologie, index et notes  
par  
François Lejeune*



LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN



*pul*





# METALOGICON



COLLECTION ZÊTÊSIS  
Série « Textes et essais »

Jean de Salisbury

## **METALOGICON**

Présentation, traduction,  
chronologie, index et notes  
par  
François LEJEUNE

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société d'aide au développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise de son Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Mise en pages: In Situ inc.

Maquette de couverture: Mariette Montambault

© Les Presses de l'Université Laval 2009

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 2009

ISBN 978-2-7637-8482-3 (PUL)

ISBN 978-2-7116-4360-8 (Vrin)

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Pavillon Pollack, bureau 3103

2305, rue de l'Université

Université Laval, Québec

Canada, G1V 0A6

[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

LIBRAIRE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, Place de la Sorbonne

75005 Paris

Tél. 01 43 54 03 47

Télec. 01 43 54 48 17

[www.vrin.fr](http://www.vrin.fr)

## Table des matières

<b>Présentation</b> .....	1
I. Un traité de logique.....	2
Livre 1 .....	3
Livre 2 .....	5
Livre 3: Début de l'analyse de la logique d'Aristote.....	6
Livre 4: Suite et fin de l'analyse de la logique d'Aristote.....	6
II. Les sources.....	8
A. Boèce traducteur .....	8
B. Les nouvelles traductions.....	11
III. Biographie et autobiographie .....	25
A. La vie de Jean.....	25
B. Une autobiographie intellectuelle .....	27
C. L'école de Canterbury .....	33
D. Les dédicaces à Thomas Becket.....	34
IV. L'actualité philosophique .....	41
A. Les géants et les nains.....	41
B. La question des universaux.....	44
C. Philosophie et grammaire.....	49
D. Langage et connaissance chez Jean de Salisbury .....	60
V. Actualité scolaire.....	64
A. Philosophie et sophistique.....	64
B. La crise du <i>trivium</i> .....	66
C. Un maître dangereux: Cornificius .....	69
D. La réponse de Jean de Salisbury.....	80
VI. La langue du <i>Metalogicon</i> .....	89
VII. La transmission du texte .....	92
A. La tradition manuscrite .....	92
B. Les éditions imprimées .....	93



**Le *Metalogicon* de Jean de Salisbury**

Prologue.....	97
<b>Livre premier</b>	
Chapitre 1. La calomnie nous a contraint à répondre à son Cornificius d'auteur .....	103
Chapitre 2. Description de la personne sans dire son nom.....	106
Chapitre 3. Quand, comment et par qui a-t-il été formé .....	107
Chapitre 4. Ce que sont finalement devenus ceux qui partageaient son erreur .....	111
Chapitre 5. À quels hommes de valeur, et pourquoi, cette secte ose s'en prendre .....	114
Chapitre 6. Les principes qu'il essaie de faire valoir.....	117
Chapitre 7. Ce qui fait la valeur de l'éloquence.....	119
Chapitre 8. Il faut aider la nature par la pratique et l'entraînement .....	121
Chapitre 9. Celui qui attaque la logique essaie de priver les hommes de l'éloquence .....	124
Chapitre 10. Ce que signifie le mot de logique, et qu'il faut pratiquer tous les arts qui ne sont pas réprouvés.....	125
Chapitre 11. Ce que c'est que l'art; et des différentes espèces d'aptitudes naturelles; et qu'elles doivent être perfectionnées par les arts.....	126
Chapitre 12. D'où vient que les arts sont dits libéraux.....	129
Chapitre 13. L'origine du mot «grammaire» .....	130
Chapitre 14. Elle-même, bien qu'elle ne soit pas naturelle, imite la nature.....	131
Chapitre 15. L'emploi des adjectifs de la seconde imposition avec les substantifs de la première est incorrect; comme: «un cheval patronymique» .....	134
Chapitre 16. Les adjectifs de la première imposition sont employés avec des substantifs de la deuxième .....	140
Chapitre 17. Elle imite la nature, même en poésie .....	143
Chapitre 18. Ce que la grammaire apprend à rechercher et à éviter.....	144
Chapitre 19. La connaissance des figures est très utile.....	147
Chapitre 20. De quoi le grammairien doit avant tout se préoccuper.....	150

Chapitre 21. À combien d'hommes importants elle a plu ; sans elle, on ne peut pas plus penser en philosophe que si l'on était sourd ou muet.....	152
Chapitre 22. Il abrite son erreur derrière l'autorité de Sénèque .....	153
Chapitre 23. Le plus important pour l'exercice de la philosophie et de la vertu ; et le fait qu'il a pour base la grammaire .....	155
Chapitre 24. La pratique de la lecture et de la lecture de présentation ; et la manière habituelle de Bernard de Chartres et de ses disciples.....	156
Chapitre 25. Brève conclusion sur le mérite de la grammaire.....	162

## Livre II

Prologue au livre II.....	163
Chapitre 1. La logique, du fait qu'elle cherche ce qui est vrai, est utile à la philosophie tout entière.....	164
Chapitre 2. L'école péripatéticienne ; origine de la logique ; ses auteurs .....	165
Chapitre 3. La logique doit être lue et présentée à ceux qui s'efforcent de vivre en philosophes ; et le caractère distinctif de la logique démonstrative, comme de la vraisemblance de la sophistique.....	167
Chapitre 4. Ce qu'est la dialectique et d'où vient qu'on l'appelle ainsi.....	169
Chapitre 5. Les différentes parties de la dialectique et le but poursuivi par les logiciens.....	170
Chapitre 6. Tout le monde veut atteindre la logique, mais tout le monde n'y arrive pas .....	172
Chapitre 7. Ceux qui jonglent avec leurs phrases creuses, doivent d'abord désapprendre, s'ils veulent posséder un vrai savoir.....	177
Chapitre 8. Aristote les aurait arrêtés dans leurs débordements, si seulement ils l'écoutaient .....	178
Chapitre 9. La dialectique est inefficace, si l'aide des autres sciences lui fait défaut.....	181
Chapitre 10. Sur l'autorité de qui repose ce qui précède et ce qui suit.....	183
Chapitre 11. Ce que peut la dialectique à elle seule.....	187

Chapitre 12. En quoi consiste l'exercice de la dialectique et quel instrument elle utilise .....	188
Chapitre 13. La grande utilité de la science des vérités probables; on ne connaît pas facilement celles qui sont purement et simplement nécessaires .....	189
Chapitre 14. Encore sur le même sujet.....	191
Chapitre 15. Ce qu'est une proposition dialectique et ce qu'est un problème dialectique.....	193
Chapitre 16. Tous ceux qui professent cet art se reconnaissent inférieurs à Aristote .....	195
Chapitre 17. On l'enseigne de façon vraiment funeste; opinions des Modernes à propos des genres et des espèces.....	196
Chapitre 18. Ceux qui viennent après modifient toujours les opinions de ceux qui les ont précédés.....	201
Chapitre 19. Sur quels points il ne faut pas ménager les maîtres de cette sorte.....	202
Chapitre 20. La pensée d'Aristote sur les genres et les espèces avec, autour, de nombreuses considérations et le témoignage de nombreux ouvrages .....	203

### Livre III

Prologue au livre III .....	225
Chapitre 1. Comment il faudrait présenter Porphyre et d'autres livres.....	228
Chapitre 2. L'utilité des <i>Catégories</i> et les ressources qu'elles offrent.....	232
Chapitre 3. Quel est le contenu des <i>Prédicaments</i> ; et ce dont se contente la modération de ceux qui s'efforcent de vivre en philosophes .....	236
Chapitre 4. De quoi traitent et quelle est l'utilité des <i>Periermenia</i> , ou pour mieux dire de la <i>Periermenia</i> .....	245
Chapitre 5. En quoi consiste l'essentiel de cet art; et de l'utilité des <i>Topiques</i> .....	249
Chapitre 6. Utilité et contenu des trois livres des <i>Topiques</i> .....	254
Chapitre 7. Bref compte rendu des livres IV et V.....	256
Chapitre 8. Ce qui mérite le nom de définition est traité dans le sixième livre.....	258

Chapitre 9. Le problème du même et du différent est traité dans le livre VII, ainsi que certaines remarques valables pour l'ensemble des <i>Topiques</i> .....	262
Chapitre 10. L'utilité du livre VIII .....	265

#### Livre IV

Prologue au livre IV .....	279
Chapitre 1. Le livre des <i>Analytiques</i> examine les raisonnements...	279
Chapitre 2. La connaissance de ce traité est utile pour tout; et d'où lui vient son nom .....	280
Chapitre 3. Ce livre n'est pas utile au point de permettre d'avoir de la <i>frasis</i> .....	281
Chapitre 4. Ce dont traite le premier livre .....	282
Chapitre 5. Ce dont traite le second livre.....	284
Chapitre 6. La difficulté des <i>Seconds Analytiques</i> ; et à quoi elle tient .....	286
Chapitre 7. Pourquoi Aristote a-t-il mérité plus que tous les autres le titre de philosophe.....	287
Chapitre 8. La fonction de la science démonstrative, et d'où procède la démonstration et comment; le fait que la sensation est le principe de la science, et comment.....	288
Chapitre 9. Ce qu'est la perception sensible, et comment toute forme de philosophie se développe à partir d'elle par l'intermédiaire de la représentation.....	290
Chapitre 10. L'imagination, et que d'elle précisément naissent les sentiments qui apaisent l'âme ou la bouleversent et la jettent hors d'elle-même .....	291
Chapitre 11. Ce qu'est l'imagination à propos de l'opinion, de la tromperie dont sont victimes l'opinion et la perception sensible, et de l'origine de la <i>fronesis</i> , que nous appelons, nous, la prudence .....	293
Chapitre 12. Ce qu'est la prudence; quel est son objet, quel rôle joue-t-elle; et comment la science dépend de la perception sensible .....	294
Chapitre 13. La différence entre la science et la sagesse; ce qu'est la foi.....	295
Chapitre 14. La parenté entre <i>Fronesis</i> et <i>Alicie</i> ; et l'origine de la <i>fronesis</i> et ce qu'est la raison.....	296

Chapitre 15. Sur ce qu'est la raison, encore; et que le nom « raison » a de multiples sens; et que les raisons sont éternelles.....	297
Chapitre 16. Mise en valeur de cette multiplicité de sens; le fait que les bêtes ne sont pas douées de raison, même si elles manifestent du discernement; et d'où l'homme l'a reçue, selon les Hébreux .....	298
Chapitre 17. La fonction de la raison; et pourquoi la perception sensible, à laquelle commande la raison, se trouve dans la tête; et quelles sont les suivantes de Philologie .....	300
Chapitre 18. La différence entre la raison et l'intellection; et ce qu'est l'intellection .....	301
Chapitre 19. Ce qu'est la sagesse, et qu'en elle-même elle procède, par l'action de la grâce, de la perception sensible.....	302
Chapitre 20. Connaissance, simplicité et immortalité de l'âme selon Cicéron .....	303
Chapitre 21. Dans ce qui précède, tout insuffisamment que ce fut, Aristote a mis quelque germe des syllogismes hypothétiques.....	305
Chapitre 22. La sophistique et son utilité.....	307
Chapitre 23. Les <i>Réfutations sophistiques</i> .....	308
Chapitre 24. Ceux qui s'en prennent aux œuvres d'Aristote.....	310
Chapitre 25. Cornificius est plus méprisable que Bromius, le bouffon des dieux; et l'éloge de la logique, ce qu'en disent Augustin et d'autres philosophes .....	311
Chapitre 26. Quelle tactique faut-il utiliser contre lui et contre les impudents qui lui cherchent chicane .....	312
Chapitre 27. Aristote s'est trompé sur de nombreux points, mais en logique il l'emporte sur tous.....	313
Chapitre 28. Quel usage on doit en faire .....	314
Chapitre 29. La témérité chez les jeunes gens doit être réprimée; pourquoi Mercure est-il uni à Philologie; que doit-on rechercher avant tout.....	315
Chapitre 30. Philologie précède les deux autres; à quel examen catégorique doit-on procéder lors d'une discussion portant sur la raison et sur la vérité .....	317
Chapitre 31. Ce qu'est la raison première; et à propos des écoles philosophiques .....	319

Chapitre 32. Ce qui est contraire à la raison ; et que le mot « raison » est employé dans de nombreux sens ; et que les raisons sont éternelles.....	321
Chapitre 33. L'homme possède une raison imparfaite ; et « vrai » se dit dans de nombreux sens différents.....	322
Chapitre 34. D'où vient le mot « vrai » ; et ce qu'est la vérité ; et ce qui lui est contraire .....	323
Chapitre 35. Sur les vérités encore et sur le fait que les réalités sont dites exister d'une façon, les mots d'une autre, les vérités d'une autre encore, et ce qu'on entend par là .....	326
Chapitre 36. Différence entre ce qui est vrai et ce qui semble l'être, selon les platoniciens .....	329
Chapitre 37. Une réalité, une opinion, une expression sont dites vraies ou fausses dans un sens pour chacune différent ; et pourquoi des expressions de cette sorte sont qualifiées de modales .....	331
Chapitre 38. La cohérence entre la raison et la vérité et, brièvement, ce qu'elles sont l'une et l'autre.....	333
Chapitre 39. Sur le même sujet aussi et sur le fait que ni la raison ni la vérité n'admettent de contraires .....	334
Chapitre 40. À quoi tendent les péripatéticiens et tous ceux qui s'efforcent de philosopher comme il convient ; et les huit obstacles à la compréhension.....	336
Chapitre 41 .....	339
Chapitre 42. Des preuves visibles démontrent de manière irréfutable que le monde est soumis à la vanité ; et la raison pour laquelle finit ici le livre.....	340
Orientation bibliographique.....	345
Le texte du <i>Metalogicon</i> .....	345
La lecture des <i>auctores</i> .....	345
Enseignement et philosophie .....	347
Jean de Salisbury et son temps.....	350
Bibliographies .....	352
Chronologie .....	353
Index des noms propres.....	381
Index des notions .....	391



## Présentation

Le *Metalogicon* (1159) de Jean de Salisbury (1115/20-1180) se présente comme une défense de la logique d'Aristote. La description de ses quatre livres, l'évocation des traductions des traités de l'*Organon* jusque et y compris le XII<sup>e</sup> siècle permettent de comprendre que la logique d'Aristote aux yeux de notre auteur devait être défendue. L'évaluation de cette défense de la logique demande évidemment que le milieu et les circonstances culturelles dans lesquelles elle a vu le jour, son auteur, ses dédicataires et ses destinataires soient présentés. Mais cela ne suffira pas. Il sera nécessaire de décrire les relations difficiles de la philosophie avec la grammaire, puis celles de la philosophie avec la sophistique, telles qu'elles s'actualisaient au cours des années 1150 dans la redéfinition de ce socle de la formation idéale : l'initiation au *trivium*. L'évocation de la langue et des lectures de Jean de Salisbury rappellera quel humaniste il fut, l'un des plus éminents de son temps. Nous dirons enfin comment nous est parvenu ce texte, parfois très technique, difficile ou amusant, mais qui constitue un témoignage important pour l'histoire de la redécouverte d'Aristote lors de la Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

1. Cf. Ch. H. Haskins, *The Renaissance of The Twelfth Century*, Cambridge, Massachusetts, Londres, Harvard University Press, 1927.



## I. Un traité de logique

*Metalogicon* ou *De la logique*? Plus probablement *Pour la logique*<sup>1</sup>. Un titre dérivé du grec selon un goût hellénisant non sans exemples aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Jean de Salisbury ignore d'ailleurs à peu près tout de cette langue, sinon quelques mots isolés dont il a pu glaner ici et là la traduction, au cours de ses lectures ou auprès des hellénophones qu'il a rencontrés.

*Défense de la logique* ou, plus précisément, des arts du *trivium*<sup>2</sup> en réaction aux attaques d'une coterie menée, nous dit Jean, par un contemporain qu'il désigne du nom de Cornificius, d'après le nom du détracteur de Virgile et des arts libéraux chez Donat<sup>3</sup>. Jean vise-t-il une personne réelle? Non sans doute. La réponse à Cornificius, semble-t-il, n'offre guère aux quatre livres du traité qu'un cadre polémique et une dynamique de relance. Elle ne justifie pas la présentation exhaustive, parfois laborieuse, de la logique d'Aristote.

Du moins le caractère hellénisant du titre nous fait nous tourner vers l'Orient hellénistique, l'authentique source de la philosophie, selon Jean, et non vers l'Espagne des traducteurs arabes.

1. Cf. *Ioannis Saresberiensis Episcopo Carnotensis Metalogicon Libri IV*, éd. C. C. J. Webb, Londres, Clarendon Press, 1929, p. xxii; *Ioannis Saresberiensis episcopi Carnotensis Policratici sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum libri VIII*, éd. C. C. J. Webb, 2 vol., Londres, 1909 (rééd. Francfort, 1965), p. xlvi; C. C. J. Webb, *John of Salisbury*, (Great Medieval Churchmen), D. D. L. Elliott, London, Binns, Methuen & CO. LTD, 1932, p. 75.

2. Le *trivium* comprend la grammaire, la rhétorique et la dialectique; le *quadrivium* l'arithmétique, l'astronomie, la géométrie et la musique.

3. Cf. *Vita Virgilii interpolata* (Brummer, p. 10-11, 30-32); le scolaste de Virgile, Junius Philargyrius (5<sup>e</sup> siècle), le mentionne dans son commentaire aux *Bucoliques*.

L'œuvre comprend un prologue et quatre livres :

Prologue au *Metalogicon* : Malgré les écrasantes et plus nobles tâches qui lui incombent, Jean se voit contraint de prendre la défense de la logique, ses amis le pressant de mettre une borne à l'insolence jalouse de son détracteur.

## Livre 1

1 : Le *trivium* ; défense de la rhétorique et de la grammaire ; nature, utilité et nécessité de cet enseignement au service des arts libéraux. En réalité Cornificius s'en prend à la société humaine tout entière.

2 : La charité chrétienne demande qu'on respecte tout un chacun ; l'auteur n'attaquera que les idées de son adversaire, son nom même restant à l'abri de la vindicte publique. Féroce satire du personnage de Cornificius.

3 : Cornificius prodigue à ses ouailles l'enseignement, ou plutôt le « désenseignement » qu'il a lui-même reçu et qui se résume en deux postulats : 1° Inutile d'apprendre les lois de l'éloquence, c'est la nature qui fait le bon orateur, autrement dit qui lui donne les qualités physiques requises, car : 2° La pensée est entièrement contenue dans la matérialité sonore du mot, qui doit donc être prononcé pour que l'idée soit pensée. Si j'achète une pèlerine mais sans prononcer le mot « capuche », rentré-je chez moi avec une pèlerine achetée mais dont la capuche aurait été volée ? Ce deuxième postulat rejoint la question des universaux : l'idée sans le mot n'existe pas ; les universaux sont de pures inanités. Si la conviction naît chez l'auditeur, c'est par la seule force physique des mots dans les poumons et la bouche de l'orateur. À la limite plus je parle fort, plus j'ai raison.

4 : Étendue du désastre : on rencontre partout de ses disciples, dans les ordres religieux, à la cour ; ils se sont faits médecins, enseignants, usuriers, philosophes ! Après un *trivium* si pernicieux, les connaissances de ces gens-là, acquises au cours du *quadrivium*, ne sont évidemment qu'hypocrisie et ambition, en un mot danger de ruine pour la société tout entière.

5: Cornificius et sa bande s'en prennent aux maîtres les plus éminents de ce temps. Face à de telles sommités, son enseignement n'est que vain croisement.

6: Jean revient sur la confusion nature/éloquence chez son adversaire. La sagesse, la vérité sont toutes du côté de la nature; l'éloquence apprise n'est que fausse sagesse, présomption, perte de temps.

7: Réponse; éloge de l'éloquence. Rien n'est plus beau certes que ce que la nature nous offre; mais justement la nature humaine, cette appartenance à une communauté universelle, entraîne avec elle l'obligation pour tout homme de se perfectionner sans cesse. La parole lui a été donnée, mais comme un don toujours perfectible: «Qui donc méprise un si grand bien manifeste très clairement sa folie<sup>4</sup>.»

8: En effet qu'est-ce que la nature? La tradition la définit comme le projet de Dieu en chacune de ses créatures, qui a donc à se réaliser. Cette capacité à apprendre et perfectionner notre éloquence, est un don de la nature qui nous guide et nous aide à connaître et à faire fructifier le bien qui est en nous.

9: Ce n'est pas tant l'utilité de la rhétorique que vise Cornificius, que celle de la logique.

10: *Logos* en grec renvoie autant à la langue qu'à la raison qui la conduit. Qui peut nier l'utilité d'un enseignement qui, dans la pratique des arts, permet de ne perdre ni son temps ni sa peine?

11: Tous les arts reposent sur le talent, la mémoire et la raison. Le talent n'est qu'une potentialité que la raison rend effective en guidant notre pratique.

12: Les arts libéraux sont justement ceux qui, en premier, sont utiles au philosophe. Dans le *trivium* comme dans le *quadrivium*, ils nous permettent de dépasser toutes les difficultés qui se présentent à notre esprit. Comme le prouve l'étymologie de ces deux mots: «arts» parce qu'ils arrêtent, définissent les règles une fois pour toutes; «libéraux» parce qu'ils libèrent de bien des con-

4. *Meta* 1.7.45-46. Les renvois à *Ioannis Saresberiensis Metalogicon*, édition J. B. Hall, K. S. B. Keats-Rohan, Turnhout, Brepols, 1991, seront désormais: *Meta* suivi des livre, chapitre, ligne.

traintes matérielles, rendant l'homme plus disponible pour la philosophie.

13: La philosophie ne peut se passer du premier des arts libéraux, la grammaire, qui procure la connaissance des sons et des significations.

14: La grammaire imite la nature: les noms nomment les choses et les adjectifs en désignent les qualités; les verbes le mouvement, et les adverbes ses modalités.

15 et 16: Les mots qui représentent les choses ne peuvent être associés à ceux qui représentent les catégories de la pensée. Parler d'un «cheval patronymique», par exemple, n'a aucun sens.

17: La langue poétique n'emploie que des procédés naturels. La poésie fait donc partie de la grammaire.

18: Les limites du champ grammatical; ne pas confondre figure de style et faute.

19: Nécessité de l'étude de ces figures.

20: Nécessité d'étudier ce qui concerne le rythme: les ponctuations grammaticale et rhétorique.

21: Témoignages de la tradition sur l'utilité de l'étude de la grammaire à propos de chacune de ces questions.

22 et 23: Cornificius a beau s'abriter derrière l'autorité de Sénèque, qui nous rappelle que la science n'a jamais rendu vertueux, ceux qui enseignent ou étudient la grammaire n'ont jamais prétendu autre chose que ceci: la recherche la plus sincère, la plus appliquée de la vérité ne peut se passer de l'étude préliminaire de la grammaire.

24: Un exemple vivant de cette scrupuleuse et compétente application à lire les textes: la méthode de Bernard de Chartres.

25: Le livre 1 conclut sur une large citation de Quintilien; la grammaire est le premier des arts libéraux, son utilité ne saurait être mise en cause.

## Livre 2

Prologue: Cornificius ne désarme pas. Thomas Becket à qui l'œuvre est dédiée décidera de qui a raison, Jean ne veut plus y revenir: «Dédaignons donc la question de savoir si la partie de la

philosophie qui traite de la logique est utile, et évaluons ses pouvoirs, même si notre adversaire s'y oppose» (2 prol. 21-2).

1: La logique, en tant que recherche de la vérité, est utile dans tous les domaines de la philosophie: elle procure sagesse, bonheur et vraie liberté.

2: Aristote en est le fondateur. Éloge d'Aristote par Quintilien.

3: Pas d'enseignement de la philosophie sans enseignement de la logique. Dialectique et rhétorique sont incluses dans la logique.

4 à 5: Utilité de la logique en dialectique.

5 à 15: Définition et utilité de la dialectique: Pas de concepts clairs, de questions nettement repérées sans la logique.

16: Éloge appuyé d'Aristote, «le» philosophe.

17 à 20: La question des universaux: ce ne sont, pour Jean, ni des mots vides de sens ni des mots qui désignent la réalité, mais des outils de la pensée. Ce point acquis n'empêche pas Jean de se livrer à un très long, difficile et prudent examen de la doctrine d'Aristote (2.20).

### Livre 3: Début de l'analyse de la logique d'Aristote

Prologue: Malgré de plus lourdes préoccupations, son adversaire n'abandonnant rien de sa vindicte, Jean doit accepter un combat dont, l'âge et les soucis aidant, il ne se sent plus guère capable.

1: *Introduction à la logique d'Aristote* de Porphyre.

2-3: Les *Catégories* d'Aristote.

4: Le traité *De l'interprétation* d'Aristote.

5 à 10: Les *Topiques* d'Aristote.

### Livre 4: Suite et fin de l'analyse de la logique d'Aristote

Prologue: Reprise du prologue du livre 3, abrégé.

1 à 5: Les *Premiers Analytiques*.

6: Difficulté des *Seconds Analytiques*.

7: Aristote est pourtant bien le philosophe par excellence.

8 à 21 : Devant les difficultés de compréhension que soulèvent les *Secunds Analytiques*, Jean s'éloigne du texte pour traiter de différentes questions, à la lumière parfois d'autres doctrines.

22-23 : Les *Réfutations sophistiques*.

24 : L'appréciation nuancée de Jean ne retire rien à cet admirable ensemble.

25 : Cornificius fait plutôt figure de bouffon des philosophes. Que valent ses pitreries, après ce que nous a appris Aristote, après la louange qu'adresse Augustin à la logique dans son traité *De l'ordre*?

26 : Face à Cornificius et aux gens de son espèce, suivons le conseil d'Augustin, dans ce même traité : rappelons-leur qu'ils ont mieux à faire de leur vie, et, s'ils ne veulent rien entendre, il est inutile de perdre davantage de temps avec eux.

27 : Jean n'a donc que trop parlé de Cornificius. Suite du jugement d'ensemble de l'œuvre d'Aristote, commencé au chap. 24 : autant que le pouvait un homme privé des lumières de la foi, Aristote ne s'est pas trompé. Sur le plan de la logique formelle il reste un professeur inégalé. Son enseignement moral est moins parfait évidemment.

28 à 30 : La logique n'est pas une fin en soi. Soyons patients face à l'enthousiasme verbeux de la jeunesse qui vient juste d'en découvrir les beautés. Application et méthode remettront toutes choses à leur juste place.

31-33 : Qu'est-ce que la raison ? Raison divine (31-32), raison humaine (33).

34 à 37 : Qu'est-ce que la vérité ? Qu'est-ce que l'erreur ?

38 à 41 : Vérité et raison ne font qu'un en Dieu. Elles sont deux choses différentes pour l'homme. Sans la foi en la vérité révélée, la raison humaine demeure limitée.

42 : *Sed hec hactenus*, « mais assez là-dessus », c'est-à-dire sur cette question du bien-fondé d'un enseignement de l'éloquence, soit, au fond, de la logique ! La situation politique en cet automne 1159 prouve assez que, sans les lumières de la foi, la vie n'est que ténèbres. Jean s'en remet au Christ, « lui qui est la voie, la vérité et la vie ».

## II. Les sources

### A. Boèce traducteur

Boèce, disciple lointain de Porphyre, imprégné des doctrines du néoplatonisme tardif, fit en Occident ce qu'on avait fait en Orient : il « replatonisa Aristote<sup>1</sup> ». En laissant entendre, par exemple, qu'une même chose peut être à la fois singulière et universelle ; en refusant à l'universel le statut de substance, tout en affirmant que le même sujet est, d'une première manière, singulier lorsqu'il est senti dans les choses où il a son être, et universel lorsqu'il est pensé ; en distinguant l'essentiel et l'accidentel dans sa théorie de la prédication, il interprète Aristote en néoplatonicien.

À la suite de Porphyre, Boèce critique les stoïciens<sup>2</sup>, cependant que Platon et Aristote représentent pour lui « la » philosophie grecque. Dans ses *Commentaires*, Platon, Aristote et, en une occasion, Plotin détiennent l'*auctoritas*. Cette vénération s'étend jusqu'aux commentateurs Porphyre<sup>3</sup>, Jamblique<sup>4</sup> et Alexandre d'Aphrodise<sup>5</sup>. Ce néoplatonicien trouve donc tout à fait approprié le programme de Porphyre qui veut réconcilier dans ce qu'elles ont d'essentiel les doctrines de Platon et d'Aristote<sup>6</sup>. Il lui est insupportable de les trouver en désaccord manifeste.

1. Cf. A. de Libera, *La querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 128-131.

2. Cf. H. Chadwick, *Boethius. The Consolations of Music, Logic, Theology, and Philosophy*, Oxford, Clarendon Press, Clarendon Paperbacks, 1990, p. 133-41.

3. Cf. Boèce, *Du syllogisme catégorique* 814c ; *Commentaires sur l'Interprétation* 2.40 (Meiser).

4. Cf. Boèce, *Commentaire sur les Catégories* 225b.

5. Cf. Boèce, *Commentaires sur l'Interprétation* 2.40 (Meiser).

6. Porphyre a écrit pour son ami Chrysaorios un traité sur le désaccord entre Platon et Aristote, traité perdu, mais dont le contenu se retrouve dans un

Cependant l'ambition qu'a Boèce de révéler aux Latins les richesses de la culture grecque<sup>7</sup>, lui fait découvrir les exigences de la précision et de l'exactitude, au point de se résoudre, pour sa seconde édition du *Commentaire sur l'Isagoge*, à retraduire Porphyre et remédier ainsi aux défauts de la version de Marius Victorinus<sup>8</sup>. Les contemporains de Jean, Hermann de Carinthie<sup>9</sup> et Burgundio de Pise<sup>10</sup> (vers 1110-1193) se recommandent tous deux de Boèce, pour qui la traduction consiste en effet à fournir un équivalent aussi exact que possible de ce qu'il pensait qu'Aristote voulait signifier<sup>11</sup>.

Au début du livre 2 du second *Commentaire sur l'Interprétation*, écrit vers 514-5, Boèce annonce son intention de traduire et commenter tout Aristote, «aussi loin qu'il est accessible», et ensuite les dialogues de Platon. Au début du livre 6 de ce *Commentaire*, il réaffirme son ambition d'achever au moins la traduction des six traités de logique de l'*Organon*. Il est difficile de déterminer avec précision à quel moment de sa carrière Boèce a réalisé ces traductions et dans quel ordre. Minio-Paluello a montré que Boèce en a donné des versions révisées, preuve de son attachement et de son soin quasi religieux aux textes d'Aristote et de Porphyre<sup>12</sup>, qu'il sent devoir traduire mot pour mot.

traité du x<sup>e</sup> siècle en langue arabe de Al-Amirî (Minovi 1957), et qui est une collection de citations des deux philosophes pour prouver leur accord sur le fond; cf. H. Chadwick, *Boethius. The Consolations, op. cit.*, p. 125.

7. Cf. Boèce, *Arithmetica init.* (PL 63 1079).

8. Sur les citations de la traduction de Victorinus par Boèce et les reconstructions du texte perdu de Victorinus, cf. H. Chadwick, *Boethius. The Consolations, op. cit.*, p. 115-8, 134-5.

9. Cf. Ch. H. Haskins, *Studies in the history of mediaeval science*, Cambridge Mass., 1924, p. 46, 151.

10. Cf. préface à sa traduction du *Commentaire de saint Jean Chrysostome*; mais Horace, *Art poétique* 133.

11. Cf. J. F. Courtine, «Note complémentaire pour l'histoire du vocabulaire de l'être: les traductions latines d'*ousia* et la compréhension romano-stoïcienne de l'être», *Concepts et catégories dans la pensée antique*, P. Aubenque, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1980, p. 33-87; p. 40; H. Chadwick, *Boethius. The Consolations, op. cit.*, p. 133-134; 140-141; p. 299 n. 45.

12. Cf. *Corpus scriptorum ecclesiasticorum Latinorum* 48, Vienne, 1866 -, p. 135.7.



La traduction qui sert de base à toutes les éditions des *Catégories* avant l'édition de Minio-Paluello en 1961, date probablement de l'époque carolingienne ; et pourrait être l'œuvre, pour-quoi pas ? d'Alcuin.

Le projet de traduire les *Secunds Analytiques* était déjà présenté dans le second *Commentaire sur Porphyre*, qui date probablement de 508-9. Boèce en avait évidemment terminé la traduction quand il écrivit ses *Commentaires sur les Topiques de Cicéron* : Boèce, de *Diuisione* 885, à propos d'une complexe question de définitions se réfère aux *Secunds Analytiques*, ce qui suppose qu'ils sont accessibles en latin. Leur difficulté aurait pu les faire disparaître dans une période où l'éducation n'était pas florissante ; cependant une trace de la traduction réalisée par Boèce subsiste dans une déclaration du traducteur Jean Sarrasin : « La traduction de Boèce n'est pas parvenue jusqu'à nous intacte et cela même de ce que nous en connaissons est obscurci du fait de son altération<sup>13</sup>. » Aucun manuscrit contenant la traduction de Boèce n'a été trouvé.

Les *Topiques* ont été traduits pour la première fois par Boèce. Minio-Paluello en a retrouvé deux recensions : celle de la tradition et une autre insérée au milieu du traité de *Diuisione*, et ainsi conservée dans douze manuscrits, probablement du fait d'une erreur d'assemblage de folios dans un codex vers le VI<sup>e</sup> siècle. Boèce renvoie à sa traduction des huit livres des *Topiques* à trois occasions : une fois dans ses *Commentaires sur les Topiques de Cicéron*, deux fois dans son *de Differentiis topicis*<sup>14</sup>. Un texte interpolé des *Institutes* de Cassiodore connaît l'existence de cette œuvre<sup>15</sup>. La traduction des *Topiques* devait avoir été réalisée avant le *Commentaire sur les Catégories* de 510 : La traduction des *Catégories* 1b.16 citée dans le *Commentaire sur les Catégories* est presque mot pour mot celle des *Topiques* 107b.19.

13. *Aristoteles Latinus* 4.1-4, *Analytica Posteriora*, éd. B. G. Dod, L. Minio-Paluello, Bruges et Paris, Desclée de Brouwer, 1968 ; p. 44.

14. Cf. Boèce, de *Diff. Topicis* 1173b, 1216d.

15. Cf. Minors, p. 129.

Les *Réfutations sophistiques* ne semblent pas avoir été traduites en latin par Boèce vers l'époque où il rédigeait le second *Commentaire sur l'Interprétation* ; il y discute de l'œuvre sans renvoyer à aucune traduction<sup>16</sup>. Mais quoique Boèce ne s'y réfère dans aucune de ses œuvres, on peut lui attribuer cette traduction pour des raisons évidentes de style. On ne dispose cependant d'aucune preuve externe de son existence avant le témoignage de Burgundio de Pise vers 1173<sup>17</sup>.

## B. Les nouvelles traductions

### 1. La *translatio studiorum* dans l'Islam occidental

Un demi-siècle environ après la prise de Tolède en 1085, le premier signe d'un intérêt scientifique chez les Latins<sup>18</sup> apparaît dans l'entourage de Moïse Sefardi, juif converti et baptisé sous le nom de Pierre Alfonsi. Parmi d'autres écrits « scientifiques », sa *Lettre aux péripatéticiens d'au-delà des monts*, destinée à stimuler les futurs voyageurs scientifiques du monde latin, fut écrite après son voyage en France et en Angleterre où il enseigna les rudiments de l'astronomie arabe au prieur de Malverne, Walcher. Celui-ci traduisit vers 1120, sous le titre *de Dracone*, l'un de ses ouvrages concernant les « nœuds » du mouvement lunaire et inspiré des tables khwarizmiennes. À son retour dans les écoles françaises en 1126, Adélarde de Bath traduisit lesdites tables, ainsi que des *Éléments* d'Euclide et l'*Isagoge* d'Abou Ma'shar. Le bilan de ces premières traductions demeure, malgré tout, assez mince : quelques notions d'astronomie, beaucoup de folklore du type *Mille et une nuits*. L'essentiel reste la curiosité éveillée chez quelques lettrés comme Wachter et Adélarde de Bath<sup>19</sup>.

16. Cf. Boèce, *Commentaires sur l'Interprétation*, 2.132-4.

17. Cf. *Aristoteles Latinus* 6.1-3, de *Sophisticis elenchis*, 6.1-3, éd. B. Dod, Leiden, Desclée de Brouwer, 1975 ; p. xii.

18. Cf. J. Jolivet, *Philosophie médiévale arabe et latine*, Paris, Vrin, études de philosophie médiévale, 1995, p. 47-49, 63-65.

19. Cf. R. Lemay, « Dans l'Espagne du XII<sup>e</sup> siècle. Les traditions de l'arabe latin », *Annales d'histoire économique et sociale*, 18<sup>e</sup> année, juillet-août 1963, n<sup>o</sup> 4, p. 639-665 ; p. 643-646.

Entre les années 1130 et 1160, l'activité de traduction s'intensifie et se disperse géographiquement dans l'Espagne reconquise. Après des traductions d'ouvrages de météorologie, d'astrologie, d'astronomie, les *Fatidica* de Zael en 1138, un *de Pluviis*, l'*Introductorium maius in astronomiam* d'Abou Ma'shar en 1140, déjà traduit par Jean de Séville en 1133, Hermann de Carinthie produit en 1143 le premier ouvrage vraiment influencé par les nouvelles cosmologies des Arabes, son *de Essentiis*, qu'il dédie à son maître Thierry de Chartres à qui il fait parvenir en même temps sa traduction du *Planisphère* de Ptolémée. Ainsi le savoir arabe atteignait, de façon toute confuse, Chartres entre 1135 et 1140<sup>20</sup>, soit au moment où Jean entame son long séjour studieux à Paris et peut-être à Chartres. Hermann traduit encore l'*Experimentarius*, qu'il envoie à Bernard Silvestre et que celui-ci mettra en vers latins. Robert de Chester traduit de nombreux ouvrages, dont à Londres des tables astronomiques adaptées au méridien de cette ville. Hugues de Santalla, outre des textes d'astronomie, d'astrologie et de chiromancie, et jusqu'à une *Spatulomancie* – divination par les omoplates – d'un certain Abladius Babilonicus (Ptolémée?), traduit le *Centiloquium* de Ptolémée précédemment traduit par Jean de Séville. Fait notable, à l'opposé des traducteurs déjà cités, Hugues de Santalla et Dominique Gundisalvi, clerics espagnols de l'Espagne du Nord, connaissent l'arabe et le latin. Mais n'étant ni savants ni philosophes, ils travaillent, sur commande de leurs patrons latins, Raymond de Tolède ou Pierre le Vénérable, à transmettre les trésors d'une culture qu'ils ne sont pas en mesure d'évaluer. Dans tous leurs travaux prédominent l'astronomie et l'astrologie trop souvent mêlées à la mantique, à la météorologie et à la mathématique. Ils ne s'intéressent ni à la philosophie arabe proprement dite ni, ou si peu, à la science, au sens moderne du terme. Sous cette influence les chartrains ont vite teinté d'occultisme leur sens mystique de la nature, dont il avait fait une allégorie de la Bible. Cette sorte de gnose s'appliquant aux forces de la nature et à leur rapport avec la destinée humaine, pour nombre d'entre eux la science arabe signifie surtout la quête d'un pouvoir sur les puissances occultes de la nature, ou la faculté d'y lire les destins de toutes choses censés y être inscrits. Cette science, à leurs yeux, les

20. Cf. *ibid.* p. 654, 663.

Arabes en possèdent toutes les clés. Le sentiment que ces derniers possèdent les secrets de la nature, et le fait que, tout comme eux-mêmes, ils se réclament abondamment des auteurs anciens, suffisent probablement à expliquer cet aveuglement<sup>21</sup>.

Jean fait preuve à l'égard de ce courant de traduction, d'un esprit critique remarquable. La difficulté des *Secunds Analytiques* tient à leur « éloignement » scientifique dans le temps et dans l'espace : l'art de la démonstration, presque tombé en désuétude, n'est plus guère pratiqué que du côté de l'Espagne et aux confins de l'Afrique ; et essentiellement par les astrologues : « Plus que tous les autres peuples, ceux-là pratiquent la géométrie pour faire de l'astronomie<sup>22</sup>, tout comme les Égyptiens et quelques peuples d'Arabie<sup>23</sup>. » La tradition andalouse est compromise par l'astrologie. Le *Policraticus*, sur ce point, est tout aussi explicite<sup>24</sup>.

Plus tard, Pierre le Vénéralable ayant fait prendre conscience à l'archevêque Raymond de la valeur apologétique du savoir arabe pour combattre l'islam, non plus seulement par l'épée, mais par le verbe, les traducteurs de Tolède et d'ailleurs s'intéresseront à la philosophie des Arabes et non plus seulement à leurs connaissances dans les sciences naturelles. L'intérêt pour la philosophie arabe depuis Cluny et Chartres gagnera la Faculté des Arts de Paris. Hermann de Carinthie et Robert de Chester, bons latinistes, se virent adjoindre un mozarabe, Pierre de Tolède, et un musulman de Tolède, Mohammad, pour que fussent assurées l'exactitude de la traduction et sa correction en latin<sup>25</sup>.

L'arrivée à Tolède, en 1167, de Gérard de Crémone (1114-1187), qui laissa soixante et onze traductions couvrant tous les aspects du savoir<sup>26</sup>, témoigne d'un intérêt bien tardif pour Aristote<sup>27</sup>. Il était inévitable que ceux qui s'intéressaient à Fârâbî,

21. Cf. *ibid.* p. 647-648 ; 654-657.

22. C.-à-d. de l'astrologie ; cf. *Policraticus* 2.18 et 19.

23. Cf. *Meta* 4.6.145.10-12.

24. Cf. *Policraticus* 2.20.112.19-21.

25. Cf. R. Lemay, « Dans l'Espagne du XI<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*, p. 659 ; J. Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, éditions du Seuil, 1985, p. 20-22.

26. Cf. A. de Libera, *La philosophie médiévale*, Paris, PUF, 1993, p. 346-347.

27. Cf. J. Jolivet, *Philosophie médiévale*, *op. cit.*, p. 49-51 ; 65-77.

Ghazâlî, Ibn Sînâ, s'intéressassent à leur maître à tous. Il faudra cependant attendre la mort d'Ibn Rosha<sup>28</sup>, notre Averroès, pour que s'épanouisse à Paris l'intérêt pour le Stagirite; et les années 1250 pour que ses commentaires de tout Aristote, à l'exception de la *Politique*<sup>29</sup>, qui dataient pourtant de 1180 à 1193, y devinssent lecture courante à la Faculté des Arts.

## 2. Les traductions latines hors de l'Islam.

### Jean préfère les sources grecques

Dans les années 1150, Jean, pourtant élève de Thierry de Chartres comme Hermann de Carinthie, choisira une autre voie, celle qui passait, non par les traducteurs arabes et donc Cluny et Chartres, mais par les grecs de Sicile, du Sud de l'Italie et donc de l'abbaye de Saint-Denis<sup>30</sup>. Le *Metalogicon* ne dit rien de cette option, l'impatience de son auteur est cependant évidente: qu'il relate les entretiens qu'il eut au sud des Alpes ou traite de l'enseignement de Thierry de Chartres, Jean procède par anecdotes, souvent ambiguës, quand il ne condamne pas par son silence la confusion entre l'astronomie et l'astrologie<sup>31</sup>, par exemple; il est aussi peu disert sur l'état de la science arabe à son époque<sup>32</sup>.

La comparaison entre Adélarde de Bath (1090?-1160?), anglais lui aussi mais de treize ans son aîné, et Jean, est significative: ses traductions, difficiles, voire laborieuses, se feront à partir de l'arabe et non du grec; ainsi, quoique circulât une traduction à partir du grec, de Boèce ou d'un autre traducteur, il donna trois versions des *Éléments* d'Euclide<sup>33</sup> avant 1142, une traduction lit-

28. Il vécut à Marrakech et à Cordoue de 1126 à 1198.

29. Cf. A. de Libera, *La philosophie médiévale, op. cit.*, p. 163-164.

30. Cf. *infra* p. 19-22.

31. Cf. *supra* p. 12. Thierry de Chartres, cf. *Meta* 2.10.52-53; Guillaume de Conches et Richard l'Évêque, cf. *Meta* 1.24.124-126; ses entretiens au Sud des Alpes, cf. *Meta* 1.15.89-94, 134-5; 3.5.66-69; l'astronomie, cf. *Meta* 4.6.10-12.

32. Cf. *Meta* 4.6.7-12.

33. Cf. M. Clagett, «The Medieval Latin Translations from the the Arabic of the Elements of Euclid, with Special Emphasis on the Versions of Adelard of Bath», *Isis*, vol. 44, Cambridge, Massachusetts, The History of Science Society, juin 1953, p. 16-41; p. 17 n. 2, p. 20 n. 15, p. 25 n. 2.

térale complète, c'est-à-dire avec les démonstrations considérées jusqu'à la Renaissance comme des commentaires, une version abrégée et une version commentée, en procédant à chaque fois à partir de la version arabe, dite d'al-Hajjâj, la plus ancienne traduite du grec. Cet Anglais qui, comme Jean, étudia en France et visita la Sicile avant de s'engager plus avant sur les terres de langues grecque puis arabe, traduisit à partir de l'arabe et non du grec. Parce qu'il connaissait l'arabe pour l'avoir appris en Sicile et qu'il ignorait le grec? Connaître une langue, au XII<sup>e</sup> siècle, ne signifiait souvent pas davantage que savoir reconnaître les mots, en reproduire les sons. Il semble qu'Adélarde n'ait jamais été capable de lire les textes qu'il traduisait et qu'il se soit contenté de mettre, mot après mot, en latin les termes arabes que lui lisait un collaborateur, en qui certains historiens identifient Pierre Alfonsi. Les décalques de l'arabe pullulent dans la traduction complète des *Éléments*, où de nombreux mots arabes insérés dans le texte latin ont ensuite été barrés et remplacés par des équivalents latins<sup>34</sup>. Cette méthode de traduction sera celle de Dominique Gundisalvi et Avendauth<sup>35</sup>. Le choix de l'arabe au détriment du grec témoigne de la fascination qu'exerçait sur ces esprits la prodigieuse science arabe.

Jean pose un autre regard sur l'art de la traduction, lui qui distingue, non sans une certaine condescendance amusée, le travail du grammairien, utile parce qu'il fait appel à des connaissances, somme toute, élémentaires et donc nécessaires, de celui du philosophe qu'il cherche à être et qui interprète en substance le texte. Le philosophe veille au transfert du sens, le grammairien aux équivalences de signification des mots. Ces deux niveaux de compréhension ont peu à voir avec ce relais entre deux traducteurs, l'un appartenant à la langue d'origine, l'autre à la langue d'accueil.

### 3. Constantinople

Le règne des Comnène à Constantinople permit l'intensification des échanges entre l'Orient chrétien et l'Occident. À une date inconnue, probablement avant 1138/1139, en tout cas sous

34. *Ibid.* p. 18-19.

35. Cf. A. de Libera, *La philosophie médiévale*, op. cit., p. 345.

le règne de Jean Comnène II (1118-1143), s'était créé à Constantinople, autour de la Princesse Anne Comnène, un cercle aristotélien chargé de rédiger des commentaires d'Aristote, cercle sans doute restreint aux deux seuls Eustrate de Nycée, qui produisit trois commentaires d'Aristote nettement néoplatoniciens et plus redevables à Simplicius ou à Denys le pseudo-Aréopagite qu'à Aristote lui-même, et Michel d'Éphèse, dont l'œuvre abondante est entièrement consacrée au commentaire du Stagirite<sup>36</sup>. Théologiens et philosophes latins participaient activement à des débats, en particulier sous le règne de Manuel I<sup>er</sup> (1143-1180). Jacques de Venise<sup>37</sup>, Burgundio de Pise<sup>38</sup> firent le voyage de Constantinople. Les textes théologiques grecs pénétraient en Occident, de plus en plus nombreux. La tentative de reconquête de l'Italie du Sud par Manuel I<sup>er</sup>, entre 1155 (débarquement à Ancône, occupation du territoire compris entre les marches et le golfe de Tarente) et 1158 (abandon de toute politique italienne après les défaites de 1156 contre le roi normand de Sicile, Guillaume I<sup>er</sup>), coïncide avec le regain d'activité intellectuelle des monastères hellénophones du sud de l'Italie<sup>39</sup>.

#### 4. Saint-Denis

Alors que son traité sur la Trinité, *de Unitate et Trinitate divina*, venait d'être condamné par le concile de Soissons en 1121, Pierre Abélard<sup>40</sup> se lançait dans la querelle dionysienne qui le

36. Cf. *ibid.* p. 31-34.

37. Cf. *infra* p. 19.

38. Cf. *Meta* 4.7.7.

39. Cf. A. de Libera, *La philosophie médiévale, op. cit.*, p. 36-38; J. Irigoin «L'ellenismo italiota dal vii al xii secolo», Convegno Internazionale 8 organizzato da: Istituto Ellenico di Studi Bizantini e Postbizantini di Venezia, Istituto di Ricerche Bizantine/Atene, Venezia 13-16 novembre 1997, Athènes, 2001 p. 83-98, repris et traduit sous le titre «L'Italie méridionale et la transmission des textes grecs du VII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle», la *Tradition des textes grecs. Pour une critique historique*, Paris, Belles Lettres, 2003, p. 521-536; M. P. Loicq-Berger, «Aristote et la Sicile», *Aristotelica secunda, Mélanges offerts à Christian Rutte*, sous la dir. de A. Motte et J. Denooz, Liège, Centre d'études aristotéliennes – CICAL (Centre informatique de philosophie et lettres), Université de Liège, 1996, p. 71-79.

40. Sur l'abbaye et le séjour qu'y fit Abélard, cf. É. Jeaneau, «Pierre Abélard à Saint-Denis», *Abélard et son temps*, actes du colloque international

contraignit à s'enfuir sur les terres de Thibaut II de Champagne, à Provins. Suger, nouvel abbé depuis le 10 mars 1122, sur l'entremise d'Étienne de Garland, proche du roi de France Louis VI, obtint de l'abbé de Saint-Denis son retour à l'abbaye, à la fin de l'hiver 1122. C'est ainsi qu'après la fondation du Paraclet et les errances de Saint-Gildas-de-Ruys, Pierre Abélard enseigna un temps sur la Montagne Sainte-Geneviève, en 1136. Jean fut alors l'élève de ce maître contesté mais prestigieux, qui avait déjà composé une bonne part de son oeuvre<sup>41</sup>. Le 16 juillet 1140, le concile de Sens, sur un coup de force de Bernard de Clairvaux, condamna plusieurs thèses de sa *Theologia*. Pierre Abélard passera les quelques années qui lui restaient à vivre sous la protection de l'abbé de Cluny, Pierre le Vénéral.

Les relations difficiles entre Saint-Denis et Pierre Abélard éclaircissent le jugement distant de Jean vis-à-vis de son maître parisien et, plus largement, l'intérêt qu'il portait à l'abbaye royale, plus proche de l'Orient chrétien que Cluny ou Chartres, davantage tournées vers l'Espagne.

Depuis l'époque carolingienne, les moines de Saint-Denis, soucieux des origines anciennes et glorieuses de leur abbaye, pour rapprocher l'histoire de Saint-Denis de celle de la royauté encourageaient la composition et la circulation de légendes concernant des personnages royaux. Les *Gesta Dagoberti regis*, composés au IX<sup>e</sup> siècle, racontaient la fondation de l'abbaye par le roi Dagobert<sup>42</sup>. D'autres récits relataient le pèlerinage qu'aurait fait Charlemagne à Jérusalem pour en rapporter de précieuses reliques<sup>43</sup>.

organisé à l'occasion du 9<sup>e</sup> centenaire de la naissance de Pierre Abélard (14-19 mai 1979), sous la dir. de Jean Jolivet, Paris, Belles Lettres, 1981, p. 161-173.

41. Cf. Ch. de Rémusat, *Abélard*, 2 tomes, Paris, Lagrange, 1845 (reprint Frankfurt/Main, Minerva GMBH, 1975) : Abélard, *Des intellections*, éd. et trad. P. Morin, Paris, Vrin, 1994. Annexe B : Vie et œuvres d'Abélard, p. 144-154. Sur les œuvres écrites entre 1136 et 1140, cf. p. 152.

42. Bibliographie dans D. Nebbiai-Dalla Guarda, *La bibliothèque de Saint-Denis en France du IX<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, éditions du CNRS, 1985, p. 47 n. 139.

43. Cf. *ibid.* n. 140.



En 827, Louis le Pieux, ayant reçu de Michel le Bègue, empereur de Constantinople, un exemplaire des œuvres de Denys le pseudo-Aréopagite, chargea l'abbé Hilduin de la traduction des textes qu'il contenait.

À la suite de ces travaux, l'abbaye fut très vite considérée comme un centre d'étude et de diffusion des textes grecs. En 860, Jean Scot Érigène effectua sa traduction des œuvres de Denys le pseudo-Aréopagite à partir d'un manuscrit de l'abbaye. Au XII<sup>e</sup> siècle, ces études reçurent une nouvelle impulsion et de nombreuses prières en langue grecque furent introduites dans la liturgie<sup>44</sup>. La messe grecque du jour octave de saint Denis, le 16 octobre, aurait été rétablie dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle à l'instigation du moine Guillaume de Gap, maître de grec, traducteur et médecin<sup>45</sup>. Le témoignage d'Herbert de Bosham nous révèle que, dans les années 1160, l'enseignement du grec était vraiment organisé dans l'abbaye. Lors d'une visite à l'abbaye, entre 1164 et 1166, pendant son exil en France, ce secrétaire et biographe de Thomas Becket entendit une leçon de ce même Guillaume de Gap, « homme à demi grec et presque latin<sup>46</sup> », qui expliquait un texte grec fixant l'époque de la prédication de saint Paul. En 1167, Guillaume rapporta des manuscrits de Constantinople. Ce voyage fut à l'origine de nombreuses traductions nouvelles.

Jean Sarrasin, spécialiste d'études dionysiennes en rapport avec l'abbaye royale, quoique sans y être effectivement rattaché<sup>47</sup>, voyagea en Grèce à la recherche de nouveaux manuscrits contenant des œuvres de Denys le pseudo-Aréopagite. Il mentionne dans une correspondance un voyage accompli plusieurs années auparavant et demande des renseignements sur la mission accomplie en Grèce par un moine de Saint-Denis qui, espère-t-il, aura réussi à se procurer les textes qu'il avait lui-même recherchés en vain. Jean Sarrasin, dans une lettre à Eudes de Deuil, abbé de

44. Cf. *ibid.* p. 29-30.

45. Cf. *ibid.* p. 30-31, 34.

46. Ainsi qu'il le dit de lui-même dans son introduction à sa traduction latine de l'*Éloge de Saint Denys* de Michel Syncelle, dont il avait rapporté de Constantinople en 1167 un manuscrit : *ibid.* p. 32.

47. *Ibid.* p. 30 n. 75.

Saint-Denis (mort en 1162), pria l'abbé et le moine Guillaume de bien vouloir lui signaler les fautes dans sa traduction des *Noms divins*, réalisée « avec une certaine précipitation<sup>48</sup> ». L'abbaye ne se contentait pas de fournir les documents et d'assurer la direction scientifique de la nouvelle traduction du corpus dionysien par le savant Jean Sarrasin, des moines firent eux-mêmes des traductions d'œuvres grecques<sup>49</sup>. Jean de Salisbury s'intéressait aux travaux de traduction de son homonyme Jean Sarrasin.

Hors de France, d'autres traducteurs encore firent œuvre utile : Henri Aristippe, archidiacre de Catane, séjourna à Constantinople en 1158 comme représentant du roi de Sicile. Il traduisit le *Phédon*, le *Ménon* et le livre IV des *Météorologiques*.

## 5. La *logica nova* et Jacques de Venise

Au Moyen Âge, la *logica vetus*, ou « ancienne logique », désignait un ensemble de huit textes formé par : l'*Isagoge* ; deux œuvres d'Aristote traduites par Boèce, les *Catégories* et le traité *De l'interprétation* ; les cinq monographies rédigées par Boèce, *Introductio ad syllogismos categoricos*, *de Syllogismo categorico*, *de Syllogismo hypothetico*, *de Diuisione*, *de Differentiis topicis*. Les autres traités qui composent la logique, de nouveau ou enfin disponibles dans les traductions de Boèce (*Premiers Analytiques*, *Topiques*, *Réfutations sophistiques*) et de Jacques de Venise (*Seconds Analytiques* au cours du second quart du XII<sup>e</sup> siècle), sont appelés *logica nova*, « nouvelle ou seconde logique ». Il est difficile de dire pour quelles raisons les traductions des *Topiques*, des *Analytiques* et des *Réfutations sophistiques* de Boèce sont restées ignorées jusque vers les années 1120, cependant que les deux *Commentaires du traité De l'interprétation* ne sont plus guère lus au XII<sup>e</sup> siècle et plus du tout au XIII<sup>e</sup> siècle, la *logica modernorum* remplaçant les commentaires du traducteur

48. Cf. L. Delisle, « Traductions de textes grecs faites par des religieux de Saint-Denis au XI<sup>e</sup> siècle », *Journal des Savants*, 1900, p. 726. D. Nebbiai-Dalla Guarda, *La bibliothèque de Saint-Denis, op. cit.*, p. 31 n. 78.

49. Cf. D. Nebbiai-Dalla Guarda, *La bibliothèque de Saint-Denis, op. cit.*, p. 31 n. 80.

Boèce<sup>50</sup>. La contribution de Boèce à la *logica nova* est en tout cas demeurée inconnue de Jean comme de ses contemporains.

L'histoire de la *logica nova* est différente pour chaque œuvre. Vers 1120, Pierre Abélard avait quelques connaissances des *Premiers Analytiques* et des *Réfutations sophistiques*; et déjà vers 1132, Adam du Petit-Pont avait élaboré une doctrine dérivée des *Topiques* et des *Réfutations sophistiques* dans son *Ars disserendi*; les *Réfutations sophistiques* ont probablement fait l'objet de nombreuses études et discussions entre 1120 et 1140. Les *Seconds Analytiques* ont dû circuler à partir de 1145. Vers 1140, Thierry de Chartres, qui rassemble dans son *Eptateucon* les œuvres nécessaires aux études libérales, parmi lesquelles les traités de logique d'Aristote traduits par Boèce, ignore les *Seconds Analytiques*, sans doute à cause de leur difficulté dans la traduction qui avait cours au XII<sup>e</sup> siècle, la traduction de Boèce n'étant pas alors entièrement disponible<sup>51</sup>; Otto de Freising n'en connaissait pas l'existence lorsqu'il écrivait ses premières chroniques vers cette même date<sup>52</sup>. Un énigmatique *Iohannes*, «Jean», a, avant 1159, produit une seconde traduction des *Seconds Analytiques*, préservée dans un seul manuscrit<sup>53</sup>.

Jacques de Venise rassembla ses matériaux directement à Constantinople ou en Sicile et fut probablement le premier à traduire la *Physique*, la *Métaphysique*, le *de Anima* et une partie des *Parva naturalia*. Il retraduisit après Boèce les *Premiers* et *Seconds Analytiques*, les *Topiques* et les *Réfutations sophistiques*. Il est l'auteur ou le traducteur de plusieurs commentaires de ce second

50. Cf. A. de Libera, *La philosophie médiévale*, *op. cit.*, p. 249; Porphyre, *Isagoge*. Texte grec et latin, trad. A. de Libera, A.-Ph. Segonds. Introduction et notes A. de Libera, Paris, Vrin, 1998, p. xxxv n. 51; O. Lewry, «Boethian Logic in the Medieval West», *Boethius, His Life, Thought and Influence*, sous la dir. de M. Gibson, Oxford, Basil Blackwell, 1981, p. 90-134; p. 103.

51. Cf. L. Minio-Paluello, «Jacques le Grec de Venise, Iacobus Veneticus Grecus, Canonist and Translator of Aristotle», *Traditio, Studies in Ancient and Medieval History, Thought and Religion*, vol. VIII, New York, Fordham University Press, 1952, p. 265-304; p. 270 n. 13; p. 282; O. Lewry, «Boethian Logic», *op. cit.*, p. 111-112; p. 130 n. 116 et 113.

52. Cf. L. Minio-Paluello, «Jacques le Grec de Venise», *op. cit.*, p. 270 n. 13.

53. Cf. A. de Libera, *La philosophie médiévale*, *op. cit.*, p. 348-349.

groupe d'œuvres et a traduit un prologue à la *Physique*. Notre vocabulaire philosophique lui doit bien des termes. Malheureusement, sa vie nous demeure inconnue et les rapports qu'il a pu entretenir avec les lettrés de son temps, Jean en particulier, se réduisent à de vagues hypothèses. Sa traduction de *τερετίσματα*<sup>54</sup> – *monstra*: «des monstres», dans la traduction admise jusqu'alors – par *cicadationes* «des chants de cigales», citée dans le *Metalogicon*<sup>55</sup> permet d'affirmer que les *Seconds Analytiques* furent traduits au plus tard en 1159, probablement à partir de 1145. Cette traduction latine n'a été retrouvée qu'en 1913<sup>56</sup>. Son attribution ne fait guère de doute. Des trois traductions supposées circuler vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, celle de Boèce à l'état de fragments, celle de Jacques de Venise et une traduction anonyme, il convient de penser que la traduction la plus répandue ne pouvait être l'œuvre de Boèce et avait toutes chances d'être celle de Jacques de Venise<sup>57</sup>. Chez les Modernes, l'attribution de cette traduction à Boèce ou à Jacques de Venise est demeurée longtemps incertaine<sup>58</sup>.

Jacques de Venise se nomme lui-même *Veneticus Grecus*, «Grec de Venise», et se présente comme quelqu'un qui s'est souvent entretenu avec des Grecs et seulement à titre exceptionnel avec des Latins<sup>59</sup>, soit qu'il fût un Grec né à Venise ou que, né à Venise, il eût adopté une terre où l'on parlât grec comme une seconde patrie, ou encore que, Vénitien de souche, il eût été élevé parmi des Grecs, à Constantinople, dans le Sud de l'Italie ou en Sicile. De fait son latin est fort hellénisant, comme en témoigne l'avis qu'il rendit à propos de l'affaire jugée au concile de Crémone. Clerc de l'Église de Rome, probablement ne fut-il jamais prêtre<sup>60</sup>.

54. *Seconds Analytiques* 1.22.83a.33.

55. «Selon une nouvelle traduction: ce sont des chants de cigales», *Meta* 2.20.398.

56. Cf. L. Minio-Paluello, «Jacques le Grec de Venise», *op. cit.*, p. 267 n. 5.

57. Cf. *ibid.* p. 281-291.

58. Cf. ce qu'en dit C. C. J. Webb in *Policraticus, Prolegomena* p. xxiii-xxvii; *Metalogicon, Prolegomena*, p. xiii-xiv; xvii-xviii.

59. Cf. L. Minio-Paluello, «Jacques le Grec de Venise», *op. cit.*, p. 266-267; 281.

60. Cf. *ibid.* p. 268-269; 279.

Jacques de Venise et Jean, notre unique source pour le jugement qui y fut rendu, se sont-ils rencontrés au concile de Crémone le 7 juillet 1148, quand le pape Eugène III jugea un problème de préséance qui opposait l'archevêque de Ravenne à celui de Crémone? En Italie du Sud vers 1148-1153, Jean a rencontré un traducteur originaire de Santa-Severina en Calabre, siège d'un archevêché latin mais de langue grecque, intéressé lui aussi par les questions de logique, qui avait quelque connaissance d'Aristote et n'était pas un parfait latiniste. Était-ce Jacques de Venise? Il devait se rencontrer dans cette région d'Italie plus d'un traducteur italo-grec, intéressé par les questions de logique. Jean a pu connaître l'un, le Calabrais, en personne, et l'autre, Jacques de Venise, par ouï-dire et par ses traductions<sup>61</sup>. Se sont-ils à nouveau rencontrés à la cour pontificale, lors du rapport présenté au pape Eugène III par Anselme de Havelberg sur des débats théologiques qui s'étaient tenus à Constantinople? Jean n'a pu manquer de lire le nom de Jacques de Venise parmi les sages qui participèrent au débat. L'avis qu'à cette occasion ce dernier rendit en faveur de l'archevêque de Ravenne, prouve sa qualité de juriste reconnu et compétent; son argumentation, sa traduction des sources grecques sont remarquables<sup>62</sup>. En 1159, Jean achevait son *Metalogicon*, qui contient le premier compte rendu en latin des *Seconds Analytiques* d'après la traduction de Jacques de Venise, dont il cite çà et là la traduction sans jamais citer son nom. Il connaissait par ailleurs la troisième traduction, d'un auteur anonyme qui, dans sa préface, cite le nom de Jacques de Venise et reproche aux *Seconds Analytiques* leur obscurité due au fait qu'ils n'étaient pas enseignés. Certains y ont vu une critique adressée à Jacques de Venise, Jean faisant probablement justice de cette critique en rejetant le reproche d'obscurité sur le sujet, sur Aristote et sur le scribe latin ou grec<sup>63</sup>. Burgundio de Pise n'avait-il pas vanté les mérites d'Aristote pour sa théorie de la démonstration<sup>64</sup>?

61. Cf. *Meta* 1.15.89-91, 134 et suiv.; 3.5.41; 4.2.10; L. Minio-Paluello, «Jacques le Grec de Venise», *op. cit.*, p. 291-295.

62. Cf. L. Minio-Paluello, *ibid.*, p. 269; 272-281, 292.

63. Cf. *ibid.*, p. 270 n. 14; 281; 291-292; *Meta* 4.6.18-19.

64. Cf. *Meta* 4.7.2-6.

## 6. Le Mont-Saint-Michel

Le fait que Jacques de Venise ait traduit et commenté les *Premiers* et *Seconds Analytiques*, les *Topiques* et les *Réfutations sophistiques*, parut d'une telle importance à Robert de Thorigny, abbé du Mont-Saint-Michel qu'il l'inscrivit, entre 1157 et 1169, dans un espace d'une copie de sa chronique resté libre entre la relation des événements de 1128 et ceux de 1129 : cette date de 1128 est-elle la date des commentaires et traductions de Jacques de Venise ? Sans doute pas. Robert de Thorigny a probablement noté l'événement là où il le pouvait, le plus près possible de l'année de référence. Vraisemblablement aussi pensait-il que ces traductions dataient déjà de quelques dizaines d'années<sup>65</sup>.

Quand Robert de Thorigny a annoté sa chronique, Jean se trouvait soit dans le Nord de la France soit en rapport avec des lettrés de cette partie de la France, en particulier avec son ancien maître Richard l'Évêque, archidiacre de Coutances<sup>66</sup>. Richard l'Évêque était en relation avec le Mont-Saint-Michel : son élection comme évêque d'Avranches (1170) est mentionnée dans le chronique de Robert de Thorigny, ainsi que sa mort (1182). Robert de Thorigny le recommande chaleureusement aux prières de l'abbé du Bec. L'existence de ces nouvelles traductions ne pouvait échapper à Jean, tellement attentif à lire l'œuvre même d'Aristote. Probablement en 1167, il écrivit à Richard l'Évêque<sup>67</sup> pour lui réclamer une nouvelle fois plusieurs œuvres d'Aristote, inconnues de lui après qu'il eut achevé son *Metalogicon*, et qui n'étaient donc pas les traités de l'*Organon* ; ainsi que des gloses sur les points les plus difficiles d'Aristote, car Jean dit ne pas faire autrement confiance au traducteur, qu'il soupçonne, quelle que soit sa réputation

65. Cf. L. Minio-Paluello, « Jacques le Grec de Venise », *op. cit.*, p. 270-271.

66. Cf. *Meta* 1.24.115, 2.10.43-45.

67. Alors archidiacre de Coutances ; il avait enseigné, entre autres, la grammaire à Jean de Salisbury, cf. *Meta* 2.10. 45-49 ; il fut évêque d'Avranches de 1170 à sa mort en 1182/3, cf. *The Letters of John of Salisbury*, éd. W. J. Millor, S. J. et H. E. Butler, révision C. N. L. Brooke, Londres, 1955, 2 vol., 2.201 n. 1.

d'éloquence, de ne pas être aussi bien formé en «grammaire<sup>68</sup>». De quelles œuvres s'agissait-il? de quel traducteur? Jacques de Venise probablement, vu les maigres qualités linguistiques et littéraires que lui reconnaît Jean. Ces gloses de Richard l'Évêque ont-elles jamais été écrites? Tout un ensemble de manuscrits qui comprennent des œuvres d'Aristote fut copié au Mont-Saint-Michel ou à proximité, dans une région qui comprend Avranches, à une époque où Robert de Thorigny était abbé du monastère et Richard archidiacre de cette ville. Toutes ces œuvres ont de bonnes chances d'être des traductions de Jacques de Venise: la piètre qualité de leur latin, en particulier, ne trompe pas.

Si Salerne et Tolède furent les premiers centres d'où rayonna une partie de la science aristotélicienne vers l'Europe occidentale, le Nord de la France fit preuve d'un intérêt tout particulier pour un nouvel Aristote propre à intéresser les philosophes et les théologiens.

68. Cf. *Letters of John of Salisbury*, *op. cit.*, 2.201, 294-5.

### III. Biographie et autobiographie

#### A. La vie de Jean

Ses premières années nous sont mal connues. Jean est né à Old Sarum – l'ancienne Salisbury jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> – vers 1115-1120. Il avait un frère, Richard de Salisbury, deux demi-frères, Robert FitzGille et Richard Peche<sup>2</sup>, et une demi-sœur, Egidia. Son père était-il chanoine sous le patronage de l'évêque Roger, zélé et mondain chancelier royal? Le fait est que, très tôt, avec l'appui de l'évêque chancelier, Jean fut chanoine au moins de deux cathédrales, Salisbury et Exeter, mais il ne fut jamais riche<sup>3</sup>. La famille passa dans les années 40 ou 50 de l'ancienne Salisbury à Exeter. Dans les années 1160, sa mère était encore en vie; une lettre l'atteste, que Jean, alors en exil pour avoir soutenu la cause de Thomas Becket, lui envoya. Il lui rendit visite à son retour le 16 novembre 1170, ainsi qu'en témoigne une lettre adressée à son ami Pierre de Celle: « Elle avait reçu l'assurance de l'Esprit saint qu'elle ne mourrait pas sans nous avoir revus, mon frère et moi-même de retour d'exil<sup>4</sup>. »

1. Cf. C. Brooke, « John of Salisbury and His World », *The World of John of Salisbury*, M. Wilks, Oxford, B. Blackwell for the Ecclesiastical Society, 1984, p. 1-20; p. 3.

2. Cf. F. Barlow « John of Salisbury and His Brothers », *Journal of Ecclesiastical History* 46, Edimburgh-London, Cambridge University Press, 1995, p. 95-109.

3. Il faut probablement faire la part du *topos*, mais Jean peut être sincère car il s'exprime le plus souvent avec ironie, cf. *Meta* 1 prol. 53-54, 2.10.75-76, 3 prol. 2-4, 15; peut-être aussi du fait de son ambiguïté: 3 prol. 42-46. Cf. E. Türk, *Nugae curialium. Le règne d'Henri II Plantegenêt (1145-1189) et l'éthique politique*, Genève, Librairie Droz, 1977, p. 89 n. 305.

4. Cf. *Letters of John of Salisbury*, *op. cit.*, 2.304.716-17.



En 1136, il passa sur le continent pour y étudier durant une douzaine d'années, jusqu'en 1147. Il dut aimer les voyages, car après ses études en France, au cours de la décennie qui suivit, il passa plusieurs fois les Alpes pour se rendre à la cour papale comme représentant de Thibaut, archevêque de Canterbury. Et plus tard dans les années 1160, durant son exil il gagna depuis Reims, où l'avait accueilli Pierre de Celle, le delta du Rhône, où il s'intéressa aux récits de nombre de voyageurs de la région et se rendit en pèlerinage à Saint-Gilles-du-Gard, près de Nîmes<sup>5</sup>.

Thibaut mort à l'automne 1160, Thomas Becket (1120-1170), ami de Jean de longue date, archidiacre de Canterbury et administrateur de l'Église de Canterbury, mais aussi chancelier du roi Henri II depuis 1155 et son inséparable compagnon, lui succède. En 1162, il renonce à sa charge de chancelier et se voue à la cause de l'Église d'Angleterre avec une intransigeance bientôt presque fanatique. Jean se rapproche encore de Thomas. Malgré ses conseils, ou à cause d'eux diront certains, après six ans d'exil sur le continent, Thomas, rentré en Angleterre, est assassiné dans la cathédrale de Canterbury le 29 décembre 1170. Jean continue de travailler à Canterbury; il pouvait penser avoir atteint les limites de sa carrière, quand Guillaume-aux-blanches-mains, évêque de Chartres et archevêque de Sens, suggéra à son beau-frère, le roi de France Louis VII, de faire élire son ami et protégé, évêque de Chartres. Henri II, sans doute, ne fit guère de difficultés pour libérer Jean de ses obligations.

Il est mort à Chartres le 25 octobre 1180 et a été enseveli dans l'église de l'abbaye de Notre-Dame-de-Josaphat. On peut voir aujourd'hui encore dans ce qui reste de l'abbatiale, son sarcophage magnifiquement sculpté<sup>6</sup>.

5. Cf. *ibid.*, 2.272.552-3, 274.576-7.

6. Cf. J. Villette, « Le tombeau sculpté de Jean de Salisbury, un chef-d'œuvre trop peu connu », *Notre-Dame de Chartres* 44, 1980, p. 15-17; p. 15.

## B. Une autobiographie intellectuelle

Quel sens donner au récit autobiographique du *Metalogicon* 2.10, au milieu d'un traité qui présente une critique de la doctrine cornificienne, un résumé de la logique d'Aristote, une introduction aux arts libéraux pour éviter les pièges des cornificiens, et qui mêle la comédie, la satire, l'épigramme, au point de laisser l'impression, comme on le dit de tant d'œuvres du Moyen Âge, que son auteur ne s'est pas contenté d'un seul genre littéraire ?

### 1. Un projet pédagogique et philosophique : restaurer l'unité du *trivium*

Jean critique l'éducation dispensée dans les écoles de son temps selon le principe qui gouverne sa vie et qu'il conseille à ceux qui veulent bien l'écouter : en toutes circonstances chercher le juste milieu ; fuir toute forme d'excès. Dans l'enseignement des arts du *trivium*, tout excès, tout déséquilibre met en péril les valeurs sur lesquelles repose le contrat qui fonde la société des hommes<sup>7</sup> dans leur recherche d'un juste gouvernement, il met en péril l'individu comme le corps social. La faute des cornificiens n'est donc pas légère<sup>8</sup>. L'étude de chacun de ces arts doit bannir la sophistique, cette perversion de la dialectique, qu'elle porte sur les mots ou sur les raisonnements, la chicane, l'obscurité et toutes les formes de prétention qui les corrompent. L'ignorance de la grammaire interdit tout raisonnement, toute communication, la sophistique corrompt la logique, l'arrogance ruine l'éloquence ; ces défauts rendent impossible la quête de la vraie philosophie qui mène, si Dieu veut bien secourir nos efforts par le don de sa grâce, de la *scientia*, « connaissance », à la *sapientia*, « sagesse »<sup>9</sup>. L'utilitarisme qu'enseignent les cornificiens, est la perversion de l'efficacité que recherche la science pour la mettre au service de chacun<sup>10</sup>.

7. Cf. *Meta* 1.1.59-63.

8. Cf. *Meta* 1.3.24-16.52, 60-83.

9. Cf. *Meta* 4.19.

10. Cf. K. S. B. Keats-Rohan, « John of Salisbury and Education in 12th Century Paris from the Account of His *Metalogicon* », *History of Universities* 6, sous le dir. de Peter Denley, Oxford University Press, 1986-87, p. 1-45 ; p. 2, 4-6.

Ici se rejoignent fiction et autobiographie. L'incarnation de tous ces travers qui déséquilibrent le rapport des arts du *trivium* entre eux, dans le personnage de Cornificius, dont les excès feraient honte à un porc d'Épicure<sup>11</sup>, permet à Jean de stigmatiser les vices de certains maîtres de son temps. Aux lecteurs de rabattre, par exemple, ce que dit Jean de ces maîtres dans son chapitre autobiographique, sur le portrait satirique qu'il a brossé de son personnage de fiction. La critique des maîtres, désignés par leur nom, pourra se faire sans leur manquer de respect, mais sans que Jean en édulcore la portée : Cornificius est comme l'ombre portée de leurs défauts. Les deux registres autobiographique et fictionnel permettent la condamnation des attitudes intellectuelles des uns et des autres en évitant toute querelle de personne<sup>12</sup>. Jean a en effet le souci constant de distinguer les personnes des principes qui sont à l'origine de leurs actes. Au contraire, la rage et les invectives des cornificiens contre les disciples de Pierre Abélard, Guillaume de Conches, Thierry de Chartres, Guillaume de Champeaux et Hugues de Saint-Victor, visent autant les personnes que les principes qui président à l'étude des arts du *trivium*.

Le témoignage autobiographique de *Metalogicon* 2.10, plus directement, permet à son auteur d'exemplifier la menace que représente l'attitude des cornificiens, par l'aveu des erreurs auxquelles lui-même n'a pas su toujours échapper pour avoir ignoré quelle devait être la place de la dialectique parmi les deux autres arts du *trivium*<sup>13</sup>. Ce récit autobiographique illustre, parmi d'autres formes d'excès, l'habileté intellectuelle de certains de ses contemporains, dont seule une solide connaissance de la grammaire et de la rhétorique permettait de dénoncer les sophismes, ou la tendance chez les mêmes ou d'autres, dont Hugues de Saint-

11. Cf. *Meta* 1.2.26.

12. Cf. K. S. B. Keats-Rohan, « John of Salisbury and Education », *op. cit.*, p. 6.

13. Cf. l'analyse fort détaillée et utile de K. S. B. Keats-Rohan, *ibid.*, p. 6-27, qui se fonde sur ce principe déjà mis en valeur par H. Liebeschütz, *Medieval Humanism in the Life and Writings of John of Salisbury*, studies of the Warburg Institute 17, University of London, sous la dir. de F. Saxl, 1950 (réimpr. Nendeln/Liechtenstein, Kraus reprint, 1980), p. 111.

Victor s'était aussi fait le témoin<sup>14</sup>, à expliquer toute une doctrine à partir du titre d'un traité, en sorte que les étudiants, soit n'en avaient qu'un vernis trompeur, soit n'y comprenaient plus rien. Cependant Jean est surtout sensible à ceux de ces maîtres qui, sous le couvert de la dialectique, s'attachaient, plutôt qu'à réfuter les thèses qu'ils combattaient, à les ruiner et à les discréditer. En quoi ils pervertissaient la saine dialectique, qui toujours reconnaît et pèse les mérites des doctrines et des avis en présence. Pour Jean, l'antithèse a une prétention légitime à détenir une part de la vérité ou de la compréhension de la vérité, à laquelle elle est donc nécessaire<sup>15</sup>. La critique de Bernard de Chartres pour ses efforts à concilier Platon et Aristote, qui de leur temps n'avaient pas réussi à se mettre d'accord<sup>16</sup>, illustre cette nécessité. L'un comme l'autre furent des philosophes éminents, harmoniser leurs philosophies reviendrait à nier ce que chacune détient de vérité. De même, confondre ceux qui furent ses disciples, Guillaume de Conches, Thierry de Chartres, Gilbert de la Porrée en une doctrine harmonieuse, sans rien dire de l'absurdité d'une telle entreprise, reviendrait à nier la valeur de ces maîtres éminents. Leur diversité atteste la richesse de la vérité. Cette diversité des maîtres et de leurs doctrines faisait la richesse de ce milieu scolaire parisien.

## 2. Une école philosophique idéale

La sagesse, selon Jean, vise le juste milieu entre les avis, les doctrines, les personnes. Mais la technicité dialectique qui était en train de voir le jour de son temps, ne pouvait pas l'intéresser, pas davantage que la scolastique à venir; non pour des raisons de style, mais parce que le langage en se spécialisant<sup>17</sup>, du fait de cette technicité accrue, se décontextualisait, les thèses s'énonçant pour

14. Cf. Hugues de Saint-Victor, *L'art de lire, Didascalicon*, introduction, traduction et notes, Michel Lemoine, Paris, Les Éditions du Cerf, Sagesses chrétiennes, 1991, p. 3.5; *Meta* 2.19.4-9.

15. Cf. K. S. B. Keats-Rohan, «John of Salisbury and Education», *op. cit.*, p. 3.

16. Cf. *Meta* 2.17.80-84.

17. Cf. K. S. B. Keats-Rohan, «John of Salisbury and Education», *op. cit.*, p. 25.